

**Sarga Moussa (dir.), *Le Mythe des bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines », 2008. Un vol. de 368 p.**

*Le Mythe des bohémiens* est issu d'un séminaire organisé par le laboratoire LIRE (Littérature, Idéologies, REprésentations, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle), qui s'est tenu entre 2004 et 2006 à l'ISH de Lyon. De fait, l'une des grandes qualités de l'ouvrage tient dans l'impression de parfaite continuité et cohérence qui se dégage de la lecture. On peut, bien sûr, consulter uniquement l'un des articles sur un point précis, chacun d'eux portant un éclairage monographique sur le sujet choisi (Rousseau, Mérimée, Liszt...); mais, grâce à l'abondance des échos présents d'un chapitre à l'autre, la lecture de l'ensemble du recueil éclaire grandement et met en perspective les enjeux dégagés par les différents auteurs, donnant l'impression d'un véritable dialogue et d'un partage des connaissances entre chercheurs.

L'ouvrage s'organise de façon chronologique – depuis *La Gitanilla* de Cervantès, source incontournable de l'imaginaire romantique, jusqu'à l'emploi métaphorique de la notion avec Henry Murger, elle-même contestée au nom d'une conception supérieure de la liberté par Vallès, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage appuie notamment l'étude littéraire sur la lexicographie, l'Histoire, et l'Histoire de l'Art ( peinture, cinéma ), afin de cerner son riche objet d'étude, et de montrer comment le mythe des bohémiens, peuple nomade sans frontière ni histoire, « contribue à fonder notre modernité européenne tout en en *questionnant* les limites » (p. 18). L'imaginaire lié aux bohémiens met ainsi en jeu notre rapport, tant politique que symbolique, à l'altérité : les considère-t-on comme radicalement autres, ou s'identifie-t-on en partie à eux, jusqu'à en faire une figure idéale de l'artiste romantique épris de liberté ? peuvent-ils s'intégrer dans l'ordre symbolique établi, telle la petite gitane de Cervantès ou la Esmeralda de Hugo, qui s'avèrent en fait des filles de famille volées à la naissance, ou transgressent-ils radicalement tout cadre figé, incarnant une nouvelle esthétique, telle la Carmen de Mérimée ou les bohémiens musiciens auxquels Liszt consacre un traité ? Les accueille-t-on dans notre espace symbolique, ou les rejetons-nous ? La fascination dont les bohémiens font l'objet n'est ainsi bien souvent que l'envers de la persécution dont ils sont victimes, et de la méfiance institutionnelle qu'ils inspirent. Comme le dit finement F. Tinguely dans son article sur la mise en scène des bohémiens sur la scène française au XVII<sup>e</sup> siècle, la récupération fictionnelle et l'esthétisation de cette figure va souvent de pair avec sa marginalisation dans le réel.

Au-delà des clichés ressassés sur les bohémiens voleurs de poules et adorateurs du démon, et les bohémiennes sensuelles aux yeux de braise, un ensemble de thématiques profondes se fait donc jour. La question linguistique, en particulier, rebondit d'une étude à l'autre, qu'il s'agisse de la manière, plus ou moins chargée d'opprobre, dont on nomme les tsiganes, qui fait notamment l'objet du premier chapitre, ou de leur langue elle-même – qu'on la maîtrise, comme George Borrow, ou qu'on la rêve en « idiome primordial, adamique » (p.131), comme Mérimée. À l'heure des polémiques récentes sur l'expulsion des Roms du territoire français, porteuses de discours xénophobes ou compatissants forcément réducteurs, il fait bon revenir aux racines du mythe qu'on plaque sur cette communauté, et mesurer à quel point celui-ci est, dans notre imaginaire, un élément fondamental constitutif de notre identité propre.

Caroline JULLIOT